

Jerome Charyn par les chemins du langage

C'est au cinquième étage d'un immeuble du XIV^e arrondissement que réside Jerome Charyn. Ou plutôt, c'est là qu'il a planté sa tente depuis sept ans, comme il l'écrit dans *Le Cygne noir*, deuxième volet de son autobiographie (1) : « J'habite sur une colline qui domine le cinquième Montparnasse ; mais une colline ce n'est pas une maison. C'est là que je campe, comme un Bedouin. » Avec son allure de vieil adolescent tourmenté, son regard sombre et son sourire timide, il introduit son visiteur au salon. Sur le parquet, près d'un long canapé noir, des livres et des articles de journaux américains font cercle autour d'un petit bureau au pied duquel est posée une machine à écrire. Quelques tableaux et des reproductions, dont une très belle de Pollock, ornent les murs de l'appartement dépeuplé de ce singulier nomade.

Très vite, le choix de la langue est posé : « OK pour le français », dit-il d'une voix mal assurée où l'on sent percer comme une légère tristesse. Celle d'une « dé faite » face à des mots qui parfois se refusent. Pourtant, il y a à quelques temps encore, avec Lille, sa « préceptrice », Jerome Charyn a tenté de dompter la langue de Baudelaire et de Rimbaud. Mais la grammaire a eu raison de lui. Lutte vaine alors pour celui qui n'a cessé de se battre avec les mots pour les dompter, se dompter lui-même et trouver son identité ? Rien n'est moins sûr : il suffit de l'entendre évoquer sa découverte enthousiaste de Flaubert, « pour moi, le roman moderne commence avec lui », ou celle de l'auteur du *Spleen de Paris*, à qui il voue une profonde admiration et dont il se sent le plus proche. Surtout, cette « démis-

« Je ne suis ni américain ni européen ». L'enfant du Bronx apprend l'anglais dans la rue. Il porte encore la blessure de ses parents qui n'ont pu dompter cette langue. Lui, en a fait son arme. Avec elle, il a écrit une ode intime et passionnée à New York. Un chant d'adieu pour cet amoureux des villes devenu parisien

père, ouvrier fourreur, se reconvertisse dans la confection d'ours en peluche ; sa mère est la séduisante croupière de tripot dépeinte avec une infatigable tendresse dans *La Belle Ténébreuse* de Biélorusse, premier opus de son autobiographie (2). Au début de *Metropolis*, ode intime et passionnée à New York qui reparait enfin avec une traduction digne de ce nom, il décrit ce qui a été le premier décor de sa vie : « J'ai grandi dans un dédale de rues pauvres, un ghetto appelé Morrisania qui avait son quartier à Boston Road, une esplanade de bodegas sous le métro aérien de Southern Boulevard, un bastion d'Irlandais autour de Crotona Park et une communauté d'Italiens et de juifs pauvres comme Job. » Jusqu'à l'âge de cinq ans, « bébé », comme on le surnomme, s'exprime en yiddish et en russe. Ses premiers mots d'anglais viendront de la rue et des tri-pots où il joue les « protecteurs »

extrait

« Dix-sept millions de personnes sont passées par ce centre. Mon père n'a été que l'une d'entre elles. Cependant, pour la première fois, je compris sa pathologie. Il ne s'était jamais complètement remis d'Ellis Island. Oui, certes, il était déjà esquivé avant tout ça. Aucune pathologie ne se déclare dans une salle des registres. Et pourtant je jurerais que l'île a assommé mon père, qu'elle l'a marqué à vie. Un cas singulier ? D'autres ont vécu la même chose et fait ensuite de brillantes carrières. Je me demande toutefois si Ellis Island n'a pas laissé une trace invisible. (...) Je persiste à croire que le New York moderne sort tout d'Ellis Island. Pareil argument relève sans doute du préjugé d'un enfant d'immigrant, mais c'est aussi un moyen parfait pour comprendre une ville aussi dense et variée qui se contredit à chaque instant, la plus européenne de toutes les villes américaines et la plus américaine de toutes les villes du monde. » (p. 17)

sion » lui a permis d'éprouver ce sentiment douloureux d'impuissance que connaissent à New York son père, arrivé à quinze ans de Pologne, et sa mère, venue de Russie. « Mes parents n'ont jamais réussi à apprendre l'anglais. Ils ont dû vivre dans ce vide, cette absence de langage. Pour moi, c'est ça, la vraie pauvreté. C'est aussi pour cette raison que je ne me sens ni américain, ni européen, car j'ai hérité de ce vide. De ce chaos entre eux et moi-même et aussi entre moi et une culture américaine qui m'est bien difficile de définir. Voilà sans doute pourquoi j'utilise les mots comme une arme, un pistolet pour tuer cette blessure. » Sans doute est-ce aussi pour cette raison que l'enfant sauvage du Bronx se sent si proche des gangsters et des voyous qu'il côtoyait dans son enfance : « Ils expriment la même douleur, le même sentiment de revanche contre la culture. Comme eux, je suis un hors-la-loi avec le langage. »

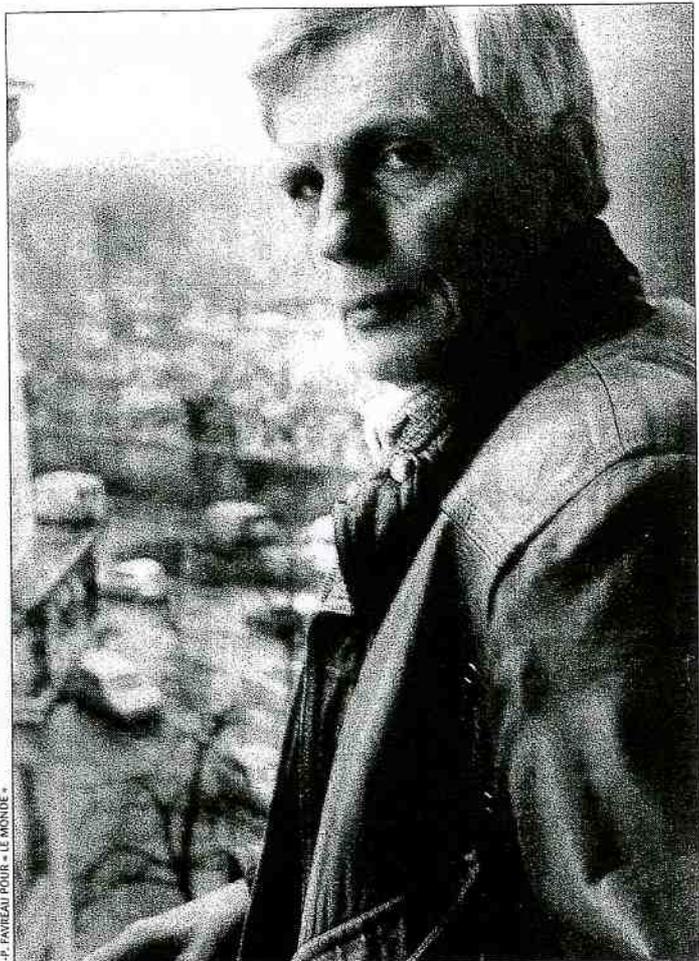
Fils d'immigrés ayant transité par Ellis Island - lieu du traumatisme originel de son père, selon lui -, Jerome Charyn est né en 1937. Son

moi loufoque où tout jeune écrivain passe son temps libre et voulait savoir ce qui avait bien pu arriver à mon pré-père. Puis je découvris Isaac Babel et me baptisai juif cosaque. « Outre Joyce, Babel ou encore Faulkner - « le vrai dieu du XX^e siècle » - la poésie de Wallace Stevens et de Yeats lui ouvre le chemin de l'écriture. Ses premiers pas - des nouvelles (4) - le ramènent dans le quartier de Crotona Park, théâtre de son enfance et creuset de son œuvre. « La vraie force pour un écrivain vient de là, précise-t-il. Quand vous avez cinq-six ans, vous êtes déjà un adulte à qui il manque le langage. Après dix ans, la vie est finie. »

En 1965, un an après la parution de son premier roman, il était une fois un *Drotsky* (5), Charyn, avec sa femme, quitte ses « grottes » du Bronx pour la Californie. Mais le golem ne parvient pas à se faire à ce « pays atterré du soleil » aux mœurs policées. Après trois ans passés à Stanford, New York, l'électrique, la schizophrénique, le rappelle. Ses retrouvailles marquent un tournant. En effet, expérimentant toujours de nouvelles formes, il est cette fois égaré dans une fresque complexe et ambitieuse dont il n'arrive pas à se sortir. L'idée lui vient de s'essayer au roman policier. Durant des semaines, en compagnie d'Harvey, son frère aimé qu'il officie à la brigade criminelle de Brooklyn, Charyn va suivre les patrouilles, fréquenter la morgue et pénétrer une jungle grouillante de misère, de détresse et de folie. Une matière en fusion d'où naissent une série et les deux personnages sur laquelle elle s'appuie (6) : Manfred Croen, alias Zyeux bleus, jeune filic brillant mais paumé, doué de ping-pong, et son mentor, Isaac Sidel, superflic au « romantisme assosin [faisant] des entrecrochets sur l'extrême bord de la légalité ».

Si les Etats-Unis les boudent un temps, la France, en 1977, grâce à Marcel Duhamel, patron de la « Série noire », est immédiatement séduite par ces récits échevelés, foisonnant de personnages qui zigzaguent en tous sens au rythme d'une prose chahuteuse où la brutalité le dispute à la tendresse. Alors que le succès n'a pas encore atteint les rives de l'Hudson, Isaac Sidel, après lui avoir montré le chemin, abandonne Charyn - provisoirement -, le laissant seul dans les rues avec son « je » d'enfant du Bronx, ses images et ses rêves, ses souvenirs et ses déchirures, son amertume et ses révoltes. Et un projet, en germe depuis près de quarante ans : *Metropolis*.

Difficile et douloureux, ce livre paru en 1986 l'a été à plus d'un titre. Tout d'abord, parce qu'il aura nécessité près de deux ans d'enquête, de recherches, d'entretiens, de lectures, jour et nuit, « jusqu'à l'épuisement », confie-t-il. Surtout, Charyn a dû remettre ses pas dans ceux de ses parents, et notamment sur cette île délabrée, peuplée de fantômes : Ellis Island. Passage obligé pour qui veut saisir dans son mouvement perpétuel et destructeur cette ville « de triage, [cette] cité meurtrière qui avalait sa population par morceaux entiers. (...) New York aimait et tuait, les deux faisant partie de sa structure et de ce qui la constituait, de sa singularité parmi toutes autres villes, car aucune autre ville au monde ne s'était définie par le nombre d'immigrants qu'elle était capable d'élever comme ses propres enfants ». Juifs, Noirs, Irlandais, Italiens, Latinos, Chinois, enfants d'Irlet et d'aujourd'hui, gangsters, entrepreneurs, architectes, artistes, fonctionnaires, politiques, figures mythiques ou oubliées. C'est avec eux que l'écrivain déambule dans cet espace mouvant, sismique. C'est à leur



J. FAUREAU POUR « LE MONDE »

côté qu'il revisite, dans une geste précise, nerveuse, tendue, l'histoire moderne de New York. Celle des gangs du Times Square des années 1920 et de son « tsar du crime » Arnold Rothstein ; de Broadway et de ses magiciens Douglas Leigh, éclairagiste de génie et Roxy, pourvoyeur de rêves sur grands écrans ; celle de la bohème artistique du Lower East Side de Catherine Texier, Mary Boone, Julian Schnabel... ; celle enfin de City Hall où

Christine Rousseau

régnait, avant Rudolph Giuliani, pendant douze ans, le maire-golem, Ed Koch. Avec lui s'achève « le rêve et la chanson » nostalgiques d'un petit garçon rebelle, dont les échos résonneront longtemps encore après son départ en 1996.

Aujourd'hui, c'est en visiteur que Charyn retrouve, avec plaisir, sa ville natale deux à trois fois par an. Et plus encore dans l'écriture, puisque New York continue d'être le décor mental d'une bonne part de ses livres. Isaac Sidel, demeurant en guide le plus précieux (7). Pour

autant, l'écrivain n'envisage aucun retour définitif. D'ailleurs, son commentaire de l'élection « volée » par les républicains en Floride et les positions de Georges Bush lui inspire crainte et antipathie : « S'il applique ses idées concernant les femmes, les Noirs et les gays, nous allons assister à une véritable chasse aux sorcières. » Mais la politique n'est pas l'unique mobile pour cet amoureux de Paris, fou de ping-pong. Passion qu'il a pu à nouveau assouvir grâce à son ami et partenaire Georges Moustaki, avec lequel il écrit des chansons et dont il a encouragé les débuts dans l'écriture romanesque (voir ci-dessous). Mais c'est d'abord et surtout la littérature qui le retient. La littérature telle qu'on la conçoit, pense-t-il, en France. « Aux Etats-Unis, le succès d'estime n'existe pas. L'écrivain est devenu une valeur marchande. Seuls comptent les gros tirages. En France, en revanche, il y a davantage de possibilité pour un écrivain, même étranger, d'exister. » Grâce à quoi, le touche-à-tout s'en donne à cœur joie. Des livres pour enfants aux essais,

de la bande dessinée au cinéma en passant par le théâtre, toujours avide d'expériences, de projets. Du mots surtout. Car, dit-il, « hors du langage, je ne sais pas s'exister ».

- (1) Gallimard, 1999.
- (2) Gallimard, « Folio » n° 3078.
- (3) Stock, 1990.
- (4) Six de ses nouvelles écrites entre 1963 et 1967 Parent réunies sous le titre *L'Homme qui rajustait* (Complexe, 1993).
- (5) Gallimard, « Folio » n° 3113
- (6) *Marylin la dingue, Zyeux-Bleus, Kermesse à Manhattan* sont disponibles en « Folio ».
- (7) Les prochaines aventures d'Isaac Sidel sont attendues en 2002 (Mercure de France), ainsi que le troisième volet de son autobiographie intitulée *Bronx Boy*.

METROPOLIS
New York, comme mythe, marché et pays magique (Metropolis, New York as Myth, Marketplace and Magic Land) de Jerome Charyn. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pascal Hass, éd. Métropolis, 412 p., 149 F (22,71€).

Moustaki, détours de nostalgie

Bruxelles, années 50. Sur un air de roman noir, le musicien offre, entre fiction et autobiographie, un récit tendre et émouvant

PETITE RUE DES BOUCHERS
de Georges Moustaki.
Ed. de Fallois, 174 p., 95 F (14,48 €).

Georges Moustaki, sa musique, ses chansons... tout un univers de délicatesse, de chanson tendre, de méditerranéisme, un écho de la nonchalance. C'est cette atmosphère qu'on retrouve dans ce paradisaïque polar qui ne parvient pas à être à la fois un roman noir et demeure une chanson tendre, secrètement émouvante. On imagine que Moustaki n'a pas vraiment envie de raconter ses « souvenirs de chanteur ». Ce qui ne signifie pas, bien au contraire, un dédain de la mémoire. Son goût pour la littérature policière et ses conversations avec Jerome Charyn lui ont donné l'idée de cette « fiction autobiographique » dans le Bruxelles des

années 50, où un jeune musicien venu du Sud - le futur Georges Moustaki - a découvert le monde de la nuit, ses intrigues, ses violences, ses passions, ses règlements de comptes. Aux confins des détours de nostalgie, plus subtils, délicieux, dans un roman où « toute ressemblance avec des faits réels n'est absolument pas fortuite ».

L'intrigue est habile, bien menée, mais ce n'est pas pour elle qu'on est enchanté de lire ce livre et qu'on le trouve trop bref. C'est d'abord pour le pianiste du Grenier, Alexandre, « sa peau mate, le bleu ciel de ses yeux, la délicate exotique ». Quand une certaine cliente arrive dans cette boîte de nuit, il lui joue invariablement *As Time Goes By*. Et c'est en effet le bar mythique du film *Casablanca* qu'on imagine en lisant *Petite Rue des bouchers*, où l'on croise tant de singuliers personnages, à commencer par celui qu'on appelle Ramsès, un ex-bourgeois, ex-industriel, la cinquantai-

ne corpulente : « Une dépression nerveuse, suivie d'une réflexion sur la vanité de la réussite sociale, lui a fait choisir la condition modeste de barman de boîte de nuit. »

Bien sûr, on cherche à comprendre les mystères de l'histoire, notamment celui de la disparition d'Elsa, mais on sait bien qu'à la fin tout s'éclaircit - ou s'obscurcit encore. Toutefois, on préfère s'attarder près de Joséphine, la prostituée avisée, ou croiser celui qu'on surnomme « l'Abbé » et qui va devenir Jacques Brel, entonnant « une chanson en forme d'improvisation ». Ou encore retrouver Alexandre au Grenier, lorsqu'un pianiste emprunte son instrument et joue *Gaspard de la nuit* : « C'est de Ravel, j'ai eu envie de le jouer pour toi parce que tu es un Gaspard, comme l'orphelin de Verlaine, le mystérieux petit paysan d'Ansbach... » Et on se souvient alors de cette chanson douce de Moustaki, *Pauvre Gaspard*...